

# Les malheureux

*La trompette a sonné. Des tombes entr'ouvertes*

*Les pâles habitants ont tout à coup frémi.*

*Ils se lèvent, laissant ces demeures désertes*

*Où dans l'ombre et la paix leur poussière a dormi.*

*Quelques morts cependant sont restés immobiles ;*

*Ils ont tout entendu, mais le divin clairon*

*Ni l'ange qui les presse à ces derniers asiles*

*Ne les arracheront.*

*« Quoi ! renaître ! revoir le ciel et la lumière,*

*Ces témoins d'un malheur qui n'est point oublié,*

*Eux qui sur nos douleurs et sur notre misère*

*Ont souri sans pitié !*

*Non, non ! Plutôt la Nuit, la Nuit sombre, éternelle !*

*Fille du vieux Chaos, garde-nous sous ton aile.*

*Et toi, sœur du Sommeil, toi qui nous as bercés,*

*Mort, ne nous livre pas ; contre ton sein fidèle*

*Tiens-nous bien embrassés.*

*Ah ! l'heure où tu parus est à jamais bénie ;*

*Sur notre front meurtri que ton baiser fut doux !*

*Quand tout nous rejetait, le néant et la vie,*

*Tes bras compatissants, ô notre unique amie !*

*Se sont ouverts pour nous.*

*Nous arrivions à toi, venant d'un long voyage,*

*Battus par tous les vents, haletants, harassés.*

*L'Espérance elle-même, au plus fort de l'orage,*

*Nous avait délaissés.*

*Nous n'avions rencontré que désespoir et doute,*

*Perdus parmi les flots d'un monde indifférent ;*

*Où d'autres s'arrêtaient enchantés sur la route,*

*Nous errions en pleurant.*

*Près de nous la Jeunesse a passé, les mains vides,*

*Sans nous avoir fêtés, sans nous avoir souri.*

*Les sources de l'amour sous nos lèvres avides,*

*Comme une eau fugitive, au printemps ont tari.*

*Dans nos sentiers brûlés pas une fleur ouverte.*

*Si, pour aider nos pas, quelque soutien chéri*

*Parfois s'offrait à nous sur la route déserte,*

*Lorsque nous les touchions, nos appuis se brisaient :*

*Tout devenait roseau quand nos cœurs s'y posaient.*

*Au gouffre que pour nous creusait la Destinée*

*Une invisible main nous poussait acharnée.*

*Comme un bourreau, craignant de nous voir échapper,*

*À nos côtés marchait le Malheur inflexible.*

*Nous portions une plaie à chaque endroit sensible,*

*Et l'aveugle Hasard savait où nous frapper.*

*Peut-être aurions-nous droit aux célestes délices ;*

*Non ! ce n'est point à nous de redouter l'enfer,*

*Car nos fautes n'ont pas mérité de supplices :*

*Si nous avons failli, nous avons tant souffert !*

*Eh bien, nous renonçons même à cette espérance*

*D'entrer dans ton royaume et de voir tes splendeurs,*

*Seigneur ! nous refusons jusqu'à ta récompense,*

*Et nous ne voulons pas du prix de nos douleurs.*

*Nous le savons, tu peux donner encor des ailes*

*Aux âmes qui ploiaient sous un fardeau trop lourd ;*

*Tu peux, lorsqu'il te plaît, loin des sphères mortelles,*

*Les élever à toi dans la grâce et l'amour ;*

*Tu peux, parmi les chœurs qui chantent tes louanges,*

*À tes pieds, sous tes yeux, nous mettre au premier rang,*

*Nous faire couronner par la main de tes anges,*

*Nous revêtir de gloire en nous transfigurant.*

*Tu peux nous pénétrer d'une vigueur nouvelle,*

*Nous rendre le désir que nous avons perdu...*

*Oui, mais le Souvenir, cette ronce immortelle*

*Attachée à nos cœurs, l'en arracheras-tu ?*

*Quand de tes chérubins la phalange sacrée*

*Nous saluerait élus en ouvrant les saints lieux,*

*Nous leur crierions bientôt d'une voix éplorée :*

*« Nous élus ? nous heureux ? Mais regardez nos yeux !*

*Les pleurs y sont encor, pleurs amers, pleurs sans nombre.*

*Ah ! quoi que vous fassiez, ce voile épais et sombre*

*Nous obscurcit vos cieux. »*

*Contre leur gré pourquoi ranimer nos poussières ?*

*Que t'en reviendra-t-il ? et que t'ont-elles fait ?*

*Tes dons mêmes, après tant d'horribles misères,*

*Ne sont plus un bienfait.*

*Ah ! tu frappas trop fort en ta fureur cruelle.*

*Tu l'entends, tu le vois ! la Souffrance a vaincu.*

*Dans un sommeil sans fin, ô puissance éternelle !*

*Laisse-nous oublier que nous avons vécu. »*

*Louise-Victorine Ackermann (1813-1890)*

